

chand d'instruments, demeurant dans le quatorzième district, doit. . . ."

Ici était rangé de haut en bas la liste assez longue, avec un chiffre en regard de chacun. Le total de la dette montait à une somme de cinq ou six cents florins, somme, pour le temps, relativement considérable. Il était ajouté :

Et attendu que le dit Fischer, soit impuissance, soit mauvais vouloir, après un mois d'affiche dans cette église, se déclare hors d'état de payer, avertissons qu'il sera procédé chez lui, le 30 août du présent mois, selon les us et coutumes, à la vente des objets dont nous avons dressé l'inventaire

Fait ce. . . "HERMANN, syndic"

Mozart s'échappa de l'église. Il était tout bouleversé.

— Le 30, se disait-il le 30 ! Et nous sommes aujourd'hui le 24. Qu'à faire, que faire ? Souffrirai-je que cette vente ait lieu ? que ces braves gens soient exclus de leur domicile, réduits à la mendicité ? Non, c'est impossible. Ils sont vieux, je suis jeune, l'avenir est à moi. Plûtôt moi-même. . . .

Il fit quelques pas en silence. Du choc des idées qui se croisaient en son esprit jaillit tout à coup une inspiration

— Eh mais, se dit-il, pourquoi pas ? Au lieu de me faire entendre chez le Prince Z. ou la comtesse de T..., moyennant une gratification de quelques ducats, pourquoi ne pas chercher une salle particulière et, comme cela se pratique ailleurs, m'adresser directement au public ? . . . Voyons, voyons, ne perdons pas un instant. J'ai six jours devant moi. Qu'est-ce qu'un millier de florins ? Pour peu que je réussisse, la ruine de ces bonnes gens peut encore être conjurée.

Stein, à qui il alla sur-le-champ confier ce projet de concert à bref délai, se chargea volontiers d'une partie de la tâche. Croyant travailler uniquement dans les intérêts du jeune maître, il montra un rare désintéressement et déploya une activité exemplaire. Tout ce qui concernait le matériel du concert, lui incombait, et fut en grande partie à ses frais. Il s'intéressa à convertir, au moyen de travaux précipités, le premier de son vaste établissement en une salle immense. Les murailles en furent tapissées de draperies et de glaces, à l'opposé des portes, une estrade fut dressée, des fauteuils, des sièges de toutes sortes, des banquettes, en comblèrent l'étendue, du plafond descendirent de magnifiques lustres chargés de bougies

Cependant Mozart vit les musiciens, courut de chez l'un chez l'autre, leur parla d'une grande infortune à soulager, s'assura de leur concours. Puis il se hâta, prenant sur son sommeil, d'achever divers manuscrits et de coordonner un programme. Puis ce furent répétitions sur répétitions. Puis, dans l'intervalle, il alla lui-même de ci de là annoncer le concert et placer des billets. Plusieurs semaines n'eussent pas suffi à un autre homme pour faire ce que, sous l'inspiration d'une pensée généreuse, il fit en quelques jours.

Enfin, quand tout fut prêt vaille que vaille, le 28 au soir, la veille du concert, harassé de lassitude, tombant de sommeil, à peine avait-il dormi quelques heures depuis que ce concert l'occupait, avant de gagner son lit, il se rendit chez Fischer, au faubourg de Gumpendorf.

Le logement de l'accordeur était au troisième étage de l'une des plus vieilles maisons du quartier. Mozart gagna cette maison, gravit les marches, parvint au troisième. Il n'avait plus que deux portes à franchir. Le bruit d'une querelle l'arrêta sur le seuil de la seconde.

Cette seconde porte donnait accès dans une pièce large et profonde, extrêmement basse, éclairée par trois fenêtres. Elle était sombre, non pas seulement parce que le jour tombait, mais encore parce que, sans parler des meubles et des instruments qui l'encombraient, une collection de luths, de théorbes, de mandolines, de violes, pendait au plafond, le masquant, et en diminuant la hauteur.

Sur le seuil où il se tenait sans bruit, Mozart était perdu dans les ténèbres

Il n'y avait un peu de jour qu'à l'extrémité opposée, du côté des fenêtres.

Là, il vit très-bien, à gauche, sur le crépuscule, le dessin d'une vieille femme, affaissée sous le poids de la douleur, et, à droite, les silhouettes de deux hommes dans l'un desquels il était aisé de reconnaître Fischer.

Quelques mots suffirent pour mettre Mozart au fait de la dispute.

Un créancier, en ce qui le concernait, était venu faire au vieil accordeur des offres que celui-ci refusait

— Voyons, Fischer, disait le créancier, voulez-vous ou ne voulez-vous pas ? La patience m'échappe. Il est sans exemple vraiment de se montrer si libéral et de se voir si mal accueilli. Réfléchissez, décidez vous. Encore un peu, et je m'en vais, et en m'en allant, je retire mes propositions.

— Que m'importe ! répartit violemment Fischer. Allez-vous-en ! laissez-moi en paix !

— Votre piano ne vaut pas vingt florins

— Vous m'en offririez une fortune, dit le vieil accordeur, que vous ne l'auriez pas ! S'il ne reste pas entre mes mains, il arrivera un malheur

— Un dernier mot, reprit le créancier. Vous pourriez croire que je tiens beaucoup à votre instrument et que j'attache quelque prix secret à sa possession, détrompez-vous. Le fait, le voici d'un côté, je n'ai pas le cœur dur, votre détresse me touche, et il me répugne extrêmement de participer à la vente de vos meubles, de l'autre, je veux faire apprendre la musique à ma fille, j'ai besoin d'un piano, et je suis moi-même si pauvre que je ne puis en acheter un. Le vôtre ne sera pas vendu plus de quinze ou seize florins et vous m'en devez quarante. Je me suis au préalable mis d'accord avec le syndic. Laissez-moi emporter le piano et je vous fais remise entière de votre dette.

— CHARLES BARBA RA,

(à continuer)